



HAL
open science

Les nouveaux outils du pouvoir

Etienne Candel

► **To cite this version:**

Etienne Candel. Les nouveaux outils du pouvoir. Quaderni, 2019, 99-100, pp.137-150.
10.4000/quaderni.1576 . hal-02514482

HAL Id: hal-02514482

<https://hal.science/hal-02514482v1>

Submitted on 22 Mar 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les nouveaux outils du pouvoir :

Tours et atours technologiques de l'autorité

L'appropriation des réseaux et plus généralement des médias informatisés se fait par la médiation de la lecture et de l'écriture ; se constituer en auteur, en lecteur, et, à l'intérieur même de ces rôles structurants, comme une autorité, se fait par la mise en œuvre de signes écrits, établis dans une négociation entre la technicité du média et le projet de communication des individus¹. Cette réflexion de fond, qui illustre le pari historique de *Quaderni* de penser les technologies solidairement de la communication et du pouvoir, s'inscrit dans une optique anthropologique longue : il n'y a pas de pouvoir, pas d'autorité entre les hommes sans que soient mobilisés, à l'appui de cette relation, des ensembles de matérialités techniques qui sont aussi des ensembles de signes. Si je me propose ici de revenir sur ces « tours technologiques de l'autorité », c'est parce que quelque chose se passe avec les médias numériques, qui mobilisent du social (c'est leur logique même d'outils et d'objets de communication d'être pris dans les relations humaines) et se constituent objectivement dans la rencontre du code, des processus sémiotiques et des imaginaires sociaux attachés aux outils eux-mêmes. Étudier ce phénomène, c'est se pencher sur le lieu même où se fabrique aujourd'hui le pouvoir des outils et ce qu'il confère à ceux qui les manipulent². La notion de « tour » que j'emploie ici vise à cerner les spécificités de ces rencontres ordinaires, mais toujours singulières, entre les hommes, leurs outils et les médiations nombreuses dont ils les chargent : j'interrogerai donc ces relations donc entre nos univers d'objets et leurs nébuleuses de sens, les régimes dans lesquels les relations de pouvoir et d'autorité se déploient aujourd'hui, et les signes, les atours dont elles parent ceux qui en sont investis.

Prenons un exemple, et voyons.

Le 16 septembre 2019, Europe 1 décrivait, sous le titre « Découvrez l'application smartphone secrète qui place les ministres sous la surveillance de l'Elysée », la mise en place d'un système informatisé de tableaux de bord pour le pilotage des politiques de l'exécutif. La photographie accompagnant l'article montrait Emmanuel Macron, huitième président de la cinquième République française, consultant son téléphone en sortant d'un bâtiment officiel. L'article m'est personnellement parvenu par la médiation de Twitter, le jeu des retweets m'ayant donné à connaître le « thread » (« fil ») publié, en accompagnement de cet article, par Romain Beaucher, designer co-fondateur de Vraiment Vraiment, agence de « Design d'intérêt général » établie à Paris et Bruxelles (voir Figure 1).

¹ Etienne Candel, Pargia Gkouskou-Giannakou, « Autorité et pratiques de légitimation en ligne », *Quaderni*, n°93, 2017.

² Louis Marin, *Le Portrait du roi*, Paris, Minuit, 1981.



Figure 1: Le thread de Romain Beaucher consacré à l'article d'Europe 1 sur l'application présidentielle de suivi des réformes ministérielles.

Le « thread » en question³ propose, images à l'appui, une analyse critique de cette initiative à la fois originale et dérangeante dans le champ politique : un outil typiquement gestionnaire, qui promet au premier personnage de l'État d'observer l'évolution de l'action politique à travers des indicateurs quantifiés, livrés à lui dans le cadre fictif d'une pure transparence⁴.

La copie d'écran en question présente, sous le titre général « Tableau de bord de la Transformation Publique – Éducation nationale », un premier graphique dont le titre, « Taux d'exécution du plan de transformation », est suivi d'un gradient de progression de 53%. Suivent un ensemble de gradients similaires, domaine par domaine, réforme par réforme : ainsi, « Mettre en œuvre la réforme du lycée et du bac » se décline en « Bac Suppression filières » pour « 70,0% », « Réforme Orientation » pour « 65% », « Bac Contrôle continu » pour « 45,0% », et « CIO EPLE » pour « 40,0% ». Nous passerons sur le caractère éminemment discutable et à certains égards absurde de cette évaluation chiffrée, qui, comme le souligne Romain Beaucher, ne prend pas en compte la réalité de l'action publique, et notamment le fait qu'elle se déploie dans des contextes complexes et se développe en relation continue avec des populations concernées par ses effets, ses modalités et ses résultats concrets – ainsi une réforme achevée sur tous les plans sauf celui de la concertation publique peut tout simplement être abandonnée malgré ce qui serait un taux de réalisation fantasmatique de 90%. On peut dire que l'application, par son apparence et sa facture même, ne peut s'établir que dans le déni de la médiation

³ Romain Beaucher, <https://twitter.com/romBeaucher/status/1173518508472360960>

⁴ Olivier Aïm, « La transparence rendue visible. Médiations informatiques de l'écriture », *Communication & langages*, n°147, 2006, p. 33.

elle-même : déni de la médiation politique dans sa forme héritée d'une longue tradition humaine ; et déni de la médiation informatisée, écran fait à l'écran et à ses logiques⁵.

L'article, l'image et leur commentaire sont riches d'enseignements : en quelque sorte, la « Start-up Nation » semble ici, sous les yeux du public, venir « disrupter » la routine jugée ronronnante des ministères, leurs pratiques acquises, leur supposée inefficacité, pour rendre leurs représentants – les ministres eux-mêmes – comptables de leurs résultats, soumis désormais à un régime d'efficacité similaire à ceux qui sont censés traverser la vie des « organisations »⁶ que sont les entreprises. L'action publique, tenue par la logique théoriquement saine d'un programme, doit être évaluée⁷, ce qui doit nécessairement passer par des indicateurs ; et ces indicateurs, devant donner mesure, ne peuvent être que des chiffres. L'ordonnateur de l'action se voit ainsi secondé par l'ordinateur, et l'ordinateur, à peu de chose près, n'a plus à se comporter en interagissant, mais bien à se donner à voir comme un computer, lieu de la synthèse chiffrée et de la mise en graphiques, tenant objectif de l'idéologie de la performance. Les propos du président, singuliers et soigneusement mis en scène avant diffusion sur les réseaux, sur les coûts, par exemple, des aides sociales (« un pognon de dingue », vidéo diffusée le 13 juin 2018 par l'Élysée sur Twitter) affleurent ici sous leur forme complémentaire, et accréditent au final la posture du président connecté, surveillant le pays par le truchement d'un dispositif non pas panoptique, mais synoptique, celui de l'indicateur synthétique, agrégé, raisonné.

Cette mythologie contemporaine de la présidence innovante donne à voir de façon très directe la relation qui s'établit entre des outils techniques, les formes médiatiques dont ils sont désormais le support, et les constructions de sens qui se sont établies socialement sur cette base ; comment comprendre le pouvoir et ses transformations, dans le contexte du numérique ?

Face à des tours technologiques de l'autorité comme celui que nous venons de décrire, je questionnerai dans cet article les conditions de possibilité de ce type d'émergences, qui altèrent et atteignent le pouvoir, illustrent ses transformations, et montrent qu'à tout le moins, une conception nouvelle de l'autorité se trouve actualisée dans le contexte de la numérisation de la société. En ce sens, ma démarche vise moins à apporter des réponses qu'à dégager des pistes d'analyse pour comprendre ce qui se joue dans la rencontre entre une opération sémio-technique de médiatisation et la substance, humainement habitée et socialement fréquentée, du pouvoir.

Penser les tours technologiques de l'autorité revient, ainsi, à dénaturiser les outils qui appareillent le « voir » numérique (I), car ce sont eux qui portent les nouveaux signes, les nouvelles preuves et les nouvelles allégations du pouvoir ; mais cela exigera aussi que soient questionnées les modalités du « faire » en contexte informatisé (II), car l'environnement des objets porteurs de médiations n'est, en lui-même, pas dénué de valeurs et de significations.

⁵ Yves Jeanneret, Yves Chevalier, « La physionomie des systèmes : diagramme et représentation », *Communication & langages*, n°160, 2009, p. 63-79.

⁶ Dominique Cotte, « Système, information, média. Le SI comme objet des Sciences de l'information et de la communication », *Communication & langages*, n°160, 2009, p. 39-48.

⁷ Christine Barats, Julie Bouchard, Arielle Haakenstad, *Faire et dire l'évaluation. L'enseignement supérieur et la recherche conquis par la performance*, Paris, Presses des Mines, 2018. On verra également l'article de Christine Barats dans ce numéro.

Voir : la figure ordinaire du gestionnaire

L'ordinaire du numérique, c'est précisément le partage d'une vision, la mise en commun d'un point de vue, la perspective, valorisante entre toutes, et offerte par les dispositifs, de manipuler les objets à travers un poste unique d'observation et d'appréhension. Ce qui présidentialise l'utilisateur, c'est moins sa responsabilité sociale, les modalités de son élection ou la marche courante du pouvoir, que cet effet, créé à la conception des outils et actualisé au moment de leur mise en œuvre, de leur consommation : devant un ensemble discret de signes édifés en représentations du monde, l'utilisateur manipule des simulacres, et ces simulacres sont à la fois le moyen et l'origine de son action.

Prenons un exemple ordinaire en observant les systèmes d'exploitation de nos « smartphones »: Android comme iOS, plus sans doute que l'ordinateur de bureau, mettent en scène cette position valorisante pour l'utilisateur-gestionnaire d'une façon aiguë : du côté des premiers, il suffit par exemple d'appuyer un peu longuement sur l'icône d'une application pour que la proposition se fasse de la désinstaller (ce qui sera rapide) ou de la déplacer (ce qui sera pratique). La manipulation sera un peu plus complexe sur les systèmes d'exploitation des ordinateurs personnels ; et précisément, dans l'informatique mobile, la simplification des procédures (moins de fonctions possibles) et leur discrétisation (une application par tâche) concourent à construire l'impression d'une plus grande maîtrise en diminuant en fait le nombre des actions possibles pour l'utilisateur. Matthew B. Crawford, dans *Éloge du carburateur*, décrit une opération similaire : quand les voitures contemporaines limitent leurs affichages à un simple signal de problème technique par l'allumage d'un voyant (la « *idiot light*, la loupiote du crétin ») plutôt que de spécifier la nature du problème (par exemple un niveau d'huile insuffisant), l'utilisateur n'a plus la possibilité de savoir la nature de la panne ; il est dépendant d'une chaîne abstraite ; paradoxalement il est moins actif, son engagement corporel est moindre, et tout à la fois cette privation d'un rapport au réel est perçue comme une augmentation de son autonomie⁸... C'est intéressant : l'effet de pouvoir de l'utilisateur sur l'objet, et à travers lui sur le monde, dépend fondamentalement d'une simplification en partie aliénante dans la médiation-médiatisation de ce monde.

De la même façon, le pouvoir gestionnarisé par les outils chiffrés d'aide à la décision doit passer par des procédures de quantification et de représentation qui écrasent, dans le lissé de la représentation, les modalités de leur production et la réalité des rapports matériels engagés. Pascal Robert explique ainsi que « *La gestionnarisation est le reflet d'une transformation de la relation entre autonomie technique et autonomie politique, en ce sens que, dorénavant, l'autonomie politique devient seconde et ne peut que se découper sur un espace dégagé et balisé par l'autonomie technique, première* »⁹. Cette inversion manifeste l'emprise des dispositifs et la progression tendancielle vers une fétichisation des moyens au détriment de la réalisation des fins.

Du pouvoir sur l'objet

Ce phénomène sera familier à tout utilisateur des outils rassemblés aujourd'hui sous l'étiquette vague mais prometteuse de « technologies » : des objets informatisés, que rien *a priori* ne devrait rendre étrangers au quotidien banal de notre anthropologie des techniques, mais qui s'autonomisent

⁸ Matthew B. Crawford, *Éloge du carburateur. Essai sur le sens et la valeur du travail*, Paris, La Découverte, 2010, p. 76-77.

⁹ Pascal Robert, « Critique de la logique de la "gestionnarisation". Au miroir du cas des universités », *Communication et organisation*, n°45, 2014, p. 209-222.

radicalement sous l'effet de leur supposée nouveauté, de leur intégration dans un ensemble homogène et de leur commune capacité à permettre et transmettre des textes¹⁰. Les « technologies », au quotidien, c'est donc bien ce qui nous accompagne, et qui, conditionnant les formes médiatisées de notre rapport au monde, le transfigurent à mesure que nous leur accordons plus de place et plus de fonctions. Il s'agit d'objets communicants, et il est intéressant de voir que la notion de technologie tend à s'utiliser de façon quelque peu différente dès lors qu'il ne s'agit plus de ces outils du quotidien, de ces produits grand public, mais de phénomènes plus invisibles, moins appréhendables par les sens, comme le bitcoin, le décodage du génome, l'ordinateur quantique, les données brutes, la matérialité des câbles sous-marins... dans ces derniers cas, le mot « technologies » semble référer à l'héritage confus et quelque peu effrayant des technosciences, là où l'usage courant désignerait plutôt les objets proches, communicants, intuitifs et rassurants à la fois par leur matérialité, leur préhension possible et leur design. La question réside en fait dans le lien entre ce que nous avons de pouvoir sur les objets et les rapports que nous pouvons avoir avec leur matérialité : c'est une question de distance.

Les outils dont nous traitons ici sont donc de l'ordre du proximal¹¹ : proches du corps (ce d'autant plus qu'une partie d'entre eux sont mobiles, c'est-à-dire plus proches que ne le sont les portables, et encore plus que les transportables), ils sont héritiers d'une longue tradition fantasmagique, qui les a construits, dans le discours d'accompagnement comme dans le discours d'escorte, comme des partenaires ou des compagnons¹². Tenant dans la main ou dans la poche, se manipulant du bout des doigts¹³ ou d'une simple commande vocale, ils sont réellement constitués en prolongement des corps, et en outils capables d'augmenter les capacités des usagers. Le sort fait à la « veille » est à cet égard tout à fait significatif : les machines, dont l'usage était de les éteindre de façon régulière, sont aujourd'hui conçues pour un *standby* permanent. Ce qui se sémiotisait, il y a quelques années, par l'apparition de voyants conçus pour donner l'impression que les ordinateurs Apple *respiraient* encore, toujours à disposition de l'utilisateur, est désormais remplacé par un implicite de la disponibilité continue : cet équipement permanent de l'action humaine par ses compléments numériques se marque par l'impossibilité tendancielle, aujourd'hui, de vivre une nuit noire chez soi, entourés que nous sommes de voyants et témoins lumineux qui signalent notre puissance sur le monde et font de nous, à chaque instant, des despotes « éclairés ».

Un petit pouvoir sur son petit monde

Les façons dont les outils nous donnent à voir leurs fonctionnalités sont probablement à la fois le moyen de valoriser l'action du lecteur-usager, et une manière de dire le petit monde sur lequel s'exerce cette action. L'image tabulaire du système d'exploitation des dispositifs mobiles en reste sans doute la meilleure illustration : du Président (pas nécessairement Emmanuel Macron : tout aussi probablement Trump, et peut-être différemment, mais vraisemblablement pas, Xi Jinping ou Vladimir Poutine) aux usagers lambda, c'est le même régime qui préside à l'écriture et à la valorisation du

¹⁰ Emmanuël Souchier, Étienne Candel, Gustavo Gomez-Mejia, Valérie Jeanne-Perrier, *Le numérique comme écriture. Théories et méthodes d'analyse*, Paris, Armand Colin, 2019.

¹¹ François Rastier, « L'action et le sens pour une sémiotique des cultures », *Journal des anthropologues*, n°85-86, 2001, pp. 183-219.

¹² Licklider, Joseph, « Man-Computer Symbiosis », *IRE Transactions on Human Factors in Electronics*, volume HFE-1, 1960, p. 4-11, URL : <https://groups.csail.mit.edu/medg/people/psz/Licklider.html#:~:targetText=Summary,electronic%20members%20of%20the%20partnership..>

¹³ Inès Garmon, « Tinder : un design centré utilisateur ? La place de l'utilisateur en régime de *swipe* », *Ocula*, n°20, « La place de l'utilisateur en design », 2019, URL : <https://www.ocula.it/files/OCULA-20-GARMON-Tinder.pdf>.

pouvoir de l'usager sur le monde. Cette dimension des interfaces numériques est à proprement parler sémiopolitique : elle manifeste une capacité d'action (une *potentia*) convertible en action effective (*potestas*), dont le propre est de tenir tout entière dans des signes. Les signes à l'écran, en tant que signes du pouvoir, obéissent à un schéma tensif spécifique¹⁴ : dotés d'une extensité faible (ils sont graphiquement discrets, ramassés et voués à un nombre de fonctions limitées), ils promettent en revanche une action très spécialisée et peu limitée. L'impression largement partagée que l'informatique et en particulier l'informatique proche du corps (les téléphones, tablettes et montres connectées) augmente les capacités de l'individu vient notamment du fait que ses interfaces disent avant tout le pouvoir des usagers et s'édifient, dans leurs pratiques mêmes, comme des composés prothétiques prolongeant nos facultés¹⁵.

Pouvoir important, donc, que ce pouvoir sur le « petit monde » des formes présentes à l'écran : dans leur facture même, elles ne cessent de dire qu'elles dépassent, par leurs effets, leurs simples fonctions. C'est pourquoi leurs designs jouent très fréquemment de la figure de l'hyperbole et de la métonymie. Hyperbole¹⁶ pour les symboles des navigateurs, dont les formes arrondies de roues (Chrome) ou de corps célestes (Firefox) promettent la vitesse et le monde. Métonymie, pour la Galerie des téléphones mobiles, ou pour les logiciels de Notes, qui suggèrent l'un et l'autre une multitude de contenus tout en les ramenant à l'épure d'une simple icône sans profondeur... La partie joue pour le tout, le téléphone vaut pour le monde.

Pour qui s'interroge vraiment sur l'effet des technologies, il faut alors, avant tout, observer ce que la manipulation des écrans comporte, en elle-même, de relations de pouvoir, en quoi elle conditionne un rapport au monde.

Un pouvoir sur le monde

Bien sûr, les technologies numériques ont un effet sur le monde, comme toutes les techniques, qui opèrent des médiations de nos opérations, et comme tous les médias, dont le rôle est de transformer les relations que les hommes entretiennent entre eux¹⁷... Il faut commencer alors par questionner en quoi ce pouvoir est spécifique, en quoi par exemple l'interface dont se dote un président, un manager ou un président-manager élabore ce rapport au monde et conforte son action sur son environnement.

À cet égard, les choses sont loin de se passer dans un cadre aussi simple que celui de la relation instrumentale, qui a de longue date construit le pouvoir des techniques comme moyens coercitifs. Il n'en va pas de même de l'arqebuse et du bouton, pourrait-on dire, et ce dernier engage des logiques sociales d'une tout autre complexité.

¹⁴ Selon la sémiotique tensive de Fontanille et Zilberberg : Louis Hébert (2006), « Le schéma tensif », dans Louis Hébert (dir.), *Signo* [en ligne], Rimouski (Québec), <http://www.signosemio.com/fontanille/schema-tensif.asp>.

¹⁵ Marshall McLuhan, *Pour comprendre les médias*, Paris, Seuil, 1968 [1964] ; André Leroi-Gourhan, *Le geste et la parole*, Paris, Albin Michel, 1964.

¹⁶ Emmanuël Souchier, « Rapports de pouvoir et poétique de l'écrit à l'écran à propos des moteurs de recherche sur Internet », in *Médiations sociales, systèmes d'information et réseaux de communication*, Actes du 11e Congrès de la SFSIC, Metz, 1998, p. 408.

¹⁷ Pour un effort de définition centré sur la valeur anthropologique des médias, voir en particulier l'ouvrage de Yves Jeanneret, *Y a-t-il (vraiment) des technologies de l'information ?*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2008.

Tout d'abord, le *pouvoir diffus* des interfaces trouve de très nombreuses illustrations aujourd'hui. Les interfaces intensifient en effet la posture de pouvoir effectif (*potestas*) des utilisateurs, sans que leur rôle ou leur légitimité propres soient de nature à affecter cette construction. Le même outil – Twitter par exemple – sera utilisé avec les mêmes fonctionnalités par un Trump et par un citoyen quelconque de la planète. Cette indifférence des outils s'étend aux interfaces spécifiques. Ainsi, à en juger à partir de ce que l'on a pu connaître de l'application mentionnée en introduction, nous n'avons pas là affaire à une forme originale, qui serait la forme du pouvoir : l'interface ressemble finalement à n'importe quel tableau de bord. Les marques formelles et symboliques du pouvoir semblent se diluer (un tweet peut se substituer à une allocution ou du moins valoir pour prise de parole) ; dans ce mouvement de dilution ou de floutage, le pouvoir politique peut sembler se démocratiser ou œuvrer à une forme de rapprochement avec sa population, mais il perd aussi de son aura et de sa substance symbolique. Réciproquement, l'usager lambda utilise finalement les mêmes outils que ceux qui les dirigent, et peut se féliciter de cette égalitarisation de fait... En tout cas, le commandement se déplace, en se diffusant, du rôle effectif de la personne en charge vers des interfaces dont le propre est de conférer à leurs utilisateurs des formes de pouvoir spécifiques, comme la possibilité d'« aimer », de « commenter » ou de « partager », plus limitées sans doute dans leurs effets, mais généralisées dans le régime de fonctionnement et dans les idéologies qu'elles mettent en place et instituent.

Ensuite, il faut noter que la relation de pouvoir ne paraît plus résider dans une construction institutionnelle, mais se déplacer dans le cœur d'une écriture informatique. L'écriture porteuse de pouvoirs n'est pas seulement un pouvoir de signes, comme on a pu le voir : elle est également chargée des médiations par lesquelles en effet le monde se transforme sous l'effet du numérique. Le cas du bouton like¹⁸ est significatif : il fait partie de ces petites formes standardisées et modulables, mobilisées dans un nombre extrêmement important de contextes, dont les conséquences sociales (ascensions, popularités, modèles économiques) marquent une transformation effective du monde sous l'effet de l'écriture numérique¹⁹.

Cet effet du numérique, qui est le caractère, voire le stigmate, du monde contemporain, peut s'expliquer par deux ordres de valeurs en application. L'un tient à la promotion du numérique, et à sa valorisation quotidienne comme lieu de la valeur, source de l'autorité, modèle, emblème et symbole euphorique. L'autre tient à la façon dont s'ordonne la numérisation de la société, son éditorialisation par les techniques du texte. Nous allons voir que, à la croisée de l'usage valorisant, de l'écriture comme centre du pouvoir et de la figuration dans les écrans de l'utilisateur lui-même, c'est une nouvelle forme de représentation du pouvoir qui s'établit dans le monde contemporain.

Faire : le pouvoir numérique en exercice

On pourra considérer « le numérique » comme une formule²⁰ fortement mobilisée, dans le discours, pour désigner à la fois un certain état des technologies – la technicité des médias informatisés – et un

¹⁸ Étienne Candel, Gustavo Gomez-Mejia, « Le bouton *like* : poétique du clic, vertige des discours », *Semen*, n°42, 2017, URL : <http://journals.openedition.org/semen/10623>.

¹⁹ Candel, Étienne, Jeanne-Perrier, Valérie, Souchier, Emmanuël (2012), « Petites formes, grands desseins. D'une grammaire des énoncés éditoriaux à la standardisation des écritures », in Davallon, Jean (dir.), *L'économie des écritures sur le web*, Paris, Hermès-Lavoisier, p. 165-201.

²⁰ Alice Krieg-Planque, *La notion de « formule » en analyse du discours. Cadre théorique et méthodologique*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, 2009, 145 pages.

certain état du monde et des représentations – des médiations, des pratiques ; l'ensemble se construisant comme un lien entre le technique et le social en même temps que comme une culture. C'est à ce titre que je voudrais à présent considérer le phénomène à la fois technologique, communicationnel et politique qui se déploie à travers ces interfaces : un monde d'objets qui, on l'a vu, emporte avec lui une certaine conception de l'influence et un ensemble de pratiques de l'exercice de la puissance, mais qui s'établit également comme un ensemble de normes et de structures, pour le monde contemporain, qui n'est pas sans effets sur les vies quotidiennes et sur les actions des individus.

Une exigence de maîtrise

Au sein du phénomène que recouvre le « numérique », il y a en effet non seulement une forme instrumentale en communication – la communication médiatisée via des technologies informatiques – mais également une « forme de vie » faite d'attendus, d'exigences et de normes communes. Du sujet contemporain, « l'alphabétisé du monde occidental » selon l'expression de McLuhan, il est en effet exigé qu'il sache utiliser ces machines à communiquer²¹, et opérer, à travers elles, différents programmes d'action. L'usage des machines serait en lui-même une « encapacitation », et il ne serait alors guère étonnant de voir se démultiplier les formes de (sur)valorisation de cet environnement médiatique – dans des discours variés et emphatiques sur la croissance, l'émancipation, le progrès et leurs lieux (tiers-lieux, fab labs, learning centers, etc.). Les technologies informatiques, mises au service de la communication, seraient l'*ultima ratio* à la fois de l'individu et de son être en société. C'est en cela précisément et avant toute chose qu'il est politique : vu comme un moyen de faire, comme une augmentation des compétences et de la puissance, il inspire un modèle fort, dont la valeur symbolique elle-même ne peut que se déployer sous l'aspect de l'injonction.

Le numérique comme voie de performance individuelle et de perfectionnement de la société s'établit ainsi comme une exigence sociale : voilà une forme de pouvoir dont l'exercice est souple mais rigoureux, et qui structure progressivement le monde social, de la déclaration d'impôts aux allocations familiales, de la recherche de travail aux loisirs (la télévision numérique, les voyages) et aux formes de communication interpersonnelles (messageries, sites de rencontre, etc.). Ken Loach, dans *I, Daniel Blake* (2016), illustre cette exigence et la cruauté avec laquelle elle frappe les « exclus » de la supposée « société de l'information » : incapable de faire un CV sur ordinateur, et à plus forte raison de se connecter aux services du chômage, le personnage principal, menuisier de 59 ans en arrêt de travail pour raisons de santé, est incapable de faire valoir ses droits.

On perçoit que les médias numériques – comme tous les objets techniques en fait, mais pas de la même manière – ne sauraient être considérés comme de simples outils. Ils sont l'objet de représentations, de pratiques sociales et de coutumes qui les instituent puissamment au cœur même de la vie contemporaine, conditionnant dans une mesure croissante le rapport des humains à leur environnement ; et cette implication au sein de la vie des sujets s'établit comme une autorité, voire comme une contrainte, justement parce qu'elle se déploie comme une toile de fond, comme un monde contemporain porteur des conditions de leurs vies et des logiques de leurs actions.

Or cette injonction et cette structuration du contemporain procèdent d'une écriture : outils écrits de bout en bout, ces dispositifs sont à l'origine d'une forme de mise en écriture du monde social.

²¹ Jacques Perriault, *La logique de l'usage. Essai sur les machines à communiquer*, Paris, L'Harmattan, 2008 [1989].

Culturalisation

On pourrait dire que le numérique a partie liée avec le pouvoir parce qu'il n'est pas seulement instrumental, mais qu'il fait partie des techniques culturalisées. Opérant dans les relations que les hommes entretiennent entre eux comme dans celles qu'ils tissent avec leur environnement, les outils numériques sont dotés socialement de valeurs et représentent, *en tant qu'ensemble*, une panoplie d'objets à laquelle est attachée une série de valeurs. Ce que l'on nomme « le numérique » est ainsi situé au-delà des logiques, par exemple, de l'« automobile » comme secteur, de l'« outillage » comme groupement d'instruments ou même de l'audiovisuel comme industrie de la communication. Ils sont proliférants, non délimités et en partie indiscernables, parce que des équipements informatisés viennent s'intégrer aujourd'hui à toute forme de médiation instrumentale (ils sont dans l'automobile, dans les outillages, dans la domotique, dans les machines à laver, la bourse, les réseaux de distribution d'eau ou de gaz, etc.). Symétriquement donc, les technologies sont culturalisées (dotées de valeur socio-culturelle en tant que telles), et la culture humaine, au sens large, se transforme sous l'effet des médiations toujours plus nombreuses dont se chargent ces objets techniques. Si d'une part ils s'écrivent comme instruments au service de nos différentes activités, ils sont également à l'origine d'une écriture, donc d'une mise en ordre, de ce que sont nos différentes activités elles-mêmes. Outiller le social et la communication, c'est les définir et, dans une mesure plus large que ce que laisse penser l'apparente neutralité de ces techniques, les déterminer. L'efficacité sociale des services tendrait à rendre la critique de leurs médiations secondaire, voire franchement indésirable ; mais dans l'écriture de la médiation quelque chose s'ordonne de façon extrêmement puissante, et il revient à ceux qui questionnent les technologies par le pouvoir et la communication d'en déchiffrer les logiques et d'en analyser les implications – sans reconnaissance ni complaisance.

La performance des technologies numériques a partie liée avec une performativité. Leur pratique engage une représentation symbolique large, incluant des axiologies composées de jugements de valeurs et de configurations idéologiques. Dans la présentation PowerPoint comme nécessité implicite d'un grand nombre de contextes professionnels²², dans la création des crypto-monnaies, dans la mise en scène fictionnelle du piratage ou de l'espionnage informatique, dans les projections afférentes à la création d'un nouveau site Web pour une organisation ou pour un auteur littéraire amateur, le numérique est chargé d'attentes et de représentations qui intensifient l'injonction à son usage et les représentations de ses effets²³.

Le palier de l'écriture

Le numérique, comme série de technologies impliquées dans la communication humaine, transforme les médiations sociales en les opérant : cet effet comporte une dimension spécifique due au caractère écrit de ces technologies. « Coder » une application de messagerie, par exemple, c'est non seulement ouvrir des espaces à l'expression des parties prenantes, mais aussi mettre en texte le dialogue, la relation, le partage de la parole, l'oralité ou le caractère écrit de la relation, la présence... La médiation numérique, est, puissamment, une mise en texte et une écriture, donc une « textualisation des

²² Yves Jeanneret, Cécile Tardy, Julien Hamard, « L'empreinte sociale d'un outil d'écriture : PowerPoint chez les consultants », in Cécile Tardy, Yves Jeanneret (dir.), *L'écriture des médias informatisés : espaces de pratiques*, Paris, Hermès Lavoisier, 2007, p. 141-171.

²³ Lise Renaud, « Imaginaire publicitaire des techniques info-communicationnelles : vers la technicisation des émotions », in Adrian Staii, Fabienne Martin-Juchât (dir.), *L'industrialisation des émotions : vers une radicalisation de la modernité ?*, Paris, L'Harmattan, 2016, p. 65-89 ; Anne Jarrigeon, Joëlle Menrath, « La part du possible dans l'usage : le cas du téléphone portable », *Hermès*, n°50, 2008, p. 99-105.

pratiques sociales »²⁴. C'est dans ce cadre que les outils numériques ont redéfini les fondements et les formes de l'autorité. La relation qui lie un état des techniques à une forme de vie en société se comprend sous l'aspect de la structuration de cette dernière par les outils d'écriture, les machines à communiquer qui, modalisant des formes de rapport au monde, le structurent en même temps qu'elles le mettent en signes. Cette logique complète la théorisation de l'autorité contemporaine de l'éditorialisation déployée par le philosophe Marcello Vitali-Rosati : considérons le monde contemporain comme un espace de relations entre les objets ; l'éditorialisation, pour Vitali-Rosati, c'est l'ensemble des processus par lesquels se définissent et se régulent ces relations, à l'âge du numérique... Il en tire des conclusions éclatantes, mais quelque peu déterministes (tout à fait foucaaldiennes), sur la réfection du pouvoir à l'âge du digital : comprendre l'espace du digital, c'est comprendre une organisation politique, explique-t-il²⁵. Pour aller plus loin, mais moins vite, je dirais que l'observation de l'éditorialisation permet de comprendre comment les formes médiatiques particulières aux médias contemporains altèrent et redistribuent les pouvoirs, les autorités, les légitimités.

Il en va ainsi, notamment, de l'autorité intellectuelle, qui se redessine par exemple dans les plateformes comme Academia ou Researchgate²⁶ : dans l'un et l'autre cas, c'est toute une gestion de la culture intellectuelle qui se réinstitue, et de nouvelles autorités qui se dessinent, fondées dans des stratégies de médiatisation que ces plateformes à la fois instaurent et alimentent. La figure des intellectuels médiatisés du monde contemporain partage certaines propriétés avec les « nouveaux » philosophes étudiés par Régis Debray²⁷ ; mais dans le monde contemporain, c'est bien toute la modalisation des légitimités qui se retravaille dans l'usage du numérique. Puissent les *Quaderni* rester l'un des lieux où se discutent et se critiquent ces formes d'implication du technologique dans le social.

Conclusion : des nouveaux sceptres

En 1991, Robert Reich identifiait, dans son livre *The Work of Nations*²⁸, l'émergence d'une nouvelle élite mondialisée détachée des cadres traditionnels du métier et du territoire national. Travaillant dans les services et présentant toutes les aptitudes aux nouveaux lieux et aux nouvelles formes d'activité économique, cette classe supérieure échappait aux contingences et était en mesure de créer les signes mêmes qui auraient cours et valeur dans les sociétés. C'étaient les manipulateurs de symboles. Les technologies numériques, dans leur relation au pouvoir, me semblent engager un mouvement, un déplacement et une transformation comparables.

²⁴ Emmanuël Souchier, Étienne Candel, Gustavo Gomez-Mejia, Valérie Jeanne-Perrier, *Le numérique comme écriture. Théories et méthodes d'analyse*, Paris, Armand Colin, 2019, p. 53 sq.

²⁵ Marcello Vitali-Rosati, *On Editorialization. Structuring Space and Authority in the Digital Age*, Amsterdam, Institute for Network Cultures, coll. « Theory On Demand », 2018, p. 31.

²⁶ Pergia Gkouskou-Giannakou, « Sites de réseautage social et autorité scientifique : le cas de ResearchGate », *Les écosystèmes numériques et la démocratisation informationnelle : Intelligence collective, Développement durable, Interculturalité, Transfert de connaissances*, Novembre 2015, Schoelcher, France. URL : <https://www.archives-ouvertes.fr/hal-01258180/>

²⁷ Régis Debray, *Le pouvoir intellectuel en France*, Paris, Ramsay, 1979.

²⁸ Robert Reich, *L'économie mondialisée*, Paris, Dunod, 1993 [1991].

Ce sont des moyens du pouvoir : avec ces outils, que ne peut-on faire ? – Le slogan de Microsoft fut, pendant un temps, « Jusqu’où irez-vous » ? Ils augmentent en effet les capacités des usagers, et leur plasticité même rend la production et l’amélioration des services particulièrement performantes.

Mais ce sont aussi des lieux du pouvoir : ils l’exercent, et, l’exerçant, le configurent. Porteurs d’effets sur le monde, ils deviennent également symboles mêmes de l’effet, du pouvoir ou de l’efficacité. Ce sont les nouveaux sceptres, les nouveaux signes du pouvoir, ce que Louis Marin appelait les regalia : les nouveaux *atours* de l’autorité dans le cadre des médias informatisés.

Ces observations – que j’ai produites ici sous les aspects du voir et du faire numériques – permettent sans doute de comprendre comment l’outil se substitue au sceptre, comment le pouvoir s’incarne dans des écritures, comment la matérialité des techniques se traduit en rapports de force et en déterminismes, comment le numérique exclut en s’imposant, comment il retravaille, par la technologie, l’ordre du monde. Il restera à observer, comment, au sein même des concepteurs et des usagers du numérique, s’y organisent également les dissidences, les subversions, les mésusages créatifs. Leur compte parviendra sans doute à montrer à la fois comment les modèles encapsulés se répliquent et se réitèrent, et où seraient les voies pour une « insubordination »²⁹ renouvelée.

²⁹ Henri Michaux, *Une voie pour l’insubordination*, Fata Morgana, Saint-Clément de rivièrè, 2011.